

LE SIÈGE DE LILLE

PAR MAXENCE VAN DER MEERSCH

Depuis trois jours, les Allemands bombardaient Lille. De Roubaix, chaque nuit, on voyait les flammes de l'incendie. Samuel Fontcroix, comme beaucoup, courait le soir vers les faubourgs regarder de loin, au fond de l'horizon, cette ligne dansante et sanglante découpée sur le gouffre noir du ciel. Cet enfer semblait tout proche. Des éclaboussements rouges en jaillissaient dans un vacarme lointain de forge, un fracas de métal où l'on croyait entendre monter une clameur désespérée. Samuel Fontcroix pensait à sa femme et à sa fille, qui subissaient là-bas cette épouvante. Et il s'angoissait.

C'était un homme d'une quarantaine d'années. Il habitait à Roubaix le quartier de l'Épeule où il exploitait un commerce de charbon. Depuis deux ans sa femme et lui étaient séparés.

Ils s'étaient épousés sottement. Samuel travaillait chez son père. Édith était couturière. Une rencontre banale les avait liés. Lui était assez naïf. Édith, elle, mêlait étrangement la rouerie et la sentimentalité. On avait pris pour le plus bel amour ce qui n'était qu'une passion des sens. Samuel était gai, optimiste, poète à ses heures, prompt à l'enthousiasme. L'autre était matérielle et amère. Des heurts continuels les eussent fait se séparer bientôt, sans la naissance de deux enfants, qui pourtant ne ramenèrent pas la concorde. Le ménage continua d'aller cahin-caha. L'aigreur et la méchanceté d'Édith exaspéraient Samuel. Nul bonheur chez lui. Il eut le tort de le chercher au dehors, commit quelques fredaines. Et les relations entre mari et femme s'envenimèrent définitivement. Puis Samuel s'éprit d'une jeune femme qui se disait malheureuse et l'était en vérité comme lui. Cela dura trois ans. Les amants se cachaient bien. Tout le quartier de l'Épeule était dans l'ignorance. Eux vivaient dans l'avenir. Samuel envisageait le divorce, le bonheur pour plus tard. Mais un beau jour Édith connut l'aventure. Elle eut une vengeance cruelle et sans noblesse, alla prévenir tout droit le mari de la malheureuse, et brisa du même coup le foyer d'une autre avec le sien.

C'est alors que les époux Fontcroix se séparèrent. Samuel, meurtri, écoeuré, préféra mettre fin à cette vie stupide. Ils se quittèrent à l'amiable. Édith prit la fille, Antoinette, qui avait treize ans, et ouvrit une épicerie à Lille. Samuel garda le garçon, Christophe, qui avait cinq ans. Samuel allait revoir sa fille à Lille chaque mois, et portait un peu d'argent.

À présent, Édith et Antoinette étaient là-bas sous le bombardement. Et Samuel s'étonnait de démêler dans son angoisse une si large part d'inquiétude pour sa femme. On ne vit pas en vain, quels que soient les malentendus, quinze ans de vie commune.

Le siège de Lille dura trois jours. La population vécut dans les caves.

Samuel Fontcroix, le matin du quatrième jour, courut vers Lille, parvint à pénétrer dans la ville, où les Allemands avaient fait leur entrée parmi les ruines. Il fut atterré.

Lille achevait de brûler et de crouler. Les quartiers du centre, de la Gare, étaient anéantis. La population se reprenait à vivre. On sortait des caves, on courait voir l'incendie et la dévastation. La ville était pleine de fumée, de vapeur, et de l'énorme poussière rousse des écroulements. Vers la Gare et le Théâtre, on distinguait maintenant un vaste espace libre, comme un champ de bataille, où çà et là de grands squelettes noirs de pierre et de fer s'érigeaient, sinistres, avec leurs fenêtres ouvertes sur le vide et l'incendie. Plus de rues. Des montagnes de briques, de poutres et de verre pilé. Des flammes encore, çà et là, le crépitement, les ronflements du feu. Des pluies de flammèches, de cendres et de braise; des bouffées de fumée suffocante. On avançait, la main sur les yeux, larmoyant, toussant, étouffé. Des pompiers de fortune faisaient la chaîne. Et on découvrait tout à coup sous le casque le visage noir d'un ami. De longs cortèges de fuyards s'en allaient, chargés de paquets informes, l'air égaré, des gens à demi vêtus, des femmes en chemise sous des manteaux, des gosses nus sous des couvertures. Beaucoup de pillards aussi, des hommes en espadrilles, l'air hardi, portaient des sacs et s'enfonçaient à travers les ruines. Çà et là, on évacuait des boutiques menacées, léchées par les flammes, les boutiquiers distribuaient leurs marchandises, des épiceries, des jouets, des tissus, des valises, à charge de restituer quand le péril serait écarté. Une puanteur universelle de laine brûlée, de bois carbonisé emplissait l'air. Des hommes vidaient des seaux d'eau dans les flammes, ou sur les ruines encore fumantes. Et l'on entendait l'espèce de cri aigu de cette eau vaporisée en nuages sales. Des maisons éventrées, coupées en deux, montraient à nu de petites pièces, des meubles accrochés dans le vide, des lits pendant sur des abîmes. À terre, des monceaux de briques, de verre, de fer, des meubles brisés, des casseroles et de la vaisselle, des plâtras. On ne discernait plus le pavé, ni la rue. On escaladait des collines de décombres. Autour d'un éboulement, par places, des masses humaines s'arrêtaient, regardant des sauveteurs volontaires qui déblayaient les débris, essayaient d'atteindre des malheureux engloutis dans leur abri. On en extrayait des blessés, des asphyxiés, des morts. D'un soupirail ainsi dégagé à grand-peine sortit un grand chien blanc qui s'enfuit, disparut parmi les ruines, fou d'épouvante... Il ne restait que lui de vivant dans cette cave. On trouvait par terre, on ramassait des fusils, des uniformes de soldats français et des burnous d'Arabes. Car les chasseurs du commandant de Pardieu, pour échapper à l'ennemi, avaient jeté leurs armes et leurs vêtements, et s'étaient réfugiés chez les habitants, où ils se cachaient. Les goumiers, cavaliers arabes auxiliaires, avaient égorgé leurs chevaux sur le pavé.

Sur le clocher de Saint-Maurice, sur le beffroi de la nouvelle Bourse, flottaient encore les haillons blancs, signe de la défaite et de la capitulation. Et tout au faite pendait déjà le drapeau de l'Empire, immense et immobile symbole.

On se le montrait, on pleurait, on s'éloignait. Et parmi les rues obstruées de ruines, les plaies à vif des murs de briques, les cassures blanches de la pierre, les vapeurs noires et sales de l'incendie, le grouillement d'une foule disparate, la fuite des sinistrés, l'agitation des pompiers et des sauveteurs, les squelettes chancelants des édifices, les amas de fer tordus, passaient encore de vastes pans de brouillards roussâtres, les nuages de poussière énormes des écroulements, comme les fumées de la canonnade qui traînent sur un champ de bataille...

Au coin de la rue Saint-Sauveur, brusquement, parmi la foule, Samuel se heurta à sa femme et à sa fille, qui erraient au milieu de cette dévastation. Ils s'embrassèrent sans pouvoir dire un mot.